

# Folklore

Autor(en): **Dumur, B. / Gailloud, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 29

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207930>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),  
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement  
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,  
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,  
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;  
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## En vente au Bureau du « Conteur »

Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).

- Causeries du « Conteur vaudois ». — Choix de morceaux français et patois, prose et vers, parmi les plus populaires. Illustrations de Ralph Fr. 1 50
- Favey, Grognoz et l'Assesneur, récit humoristique des aventures de trois Vaudois, à Paris, à Berne et Fribourg, pendant le Tir fédéral. Illustrations de Ralph et de J.-H. Rosen » 2 50
- La vilhe melice daô canton de Vaud, par C.-C. Denéraz » 1 —
- L'histoire de Guyaume-Tê, par L. Favrat (encore quelques exemplaires) » 0 20  
(Par poste, fr. 0,22 en timbres.)

## QUAND ON ALLAIT AUX CHAMPIGNONS

BIEN que l'âge et un embonpoint peu enviable ne concourent pas à me donner une vivacité printanière, j'ai conservé pour la chasse aux champignons une prédilection vraiment enfantine. Mais, les occasions se font rares et les belles parties ne sont plus de notre temps. Aujourd'hui, nos ménagères trouvent au marché morilles, chanterelles, mousserons, chevrettes, bolets, etc. La police, paternelle et pleine de sollicitude pour les intestins de ses administrés, garantit l'inocuité des cryptogames vendus; il y a donc tout bénéfice à acheter. C'est moins fatigant et moins dangereux, mais c'est aussi moins amusant et il me semble que les morilles, les chanterelles, les chevrettes, les bolets, etc., achetés aux bonnes femmes n'ont pas l'exquise saveur de celles ou de ceux que nous cueillions jadis.

En juillet déjà, nos chasses s'organisaient. Des dames, alors, ne dédaignaient pas d'y participer. On partait en groupe, vers cinq heures du matin, pour les monts de Lavaux, les bois de Pully, les bois de la Ville, où nous connaissions des « nites » merveilleuses de chanterelles. Vêtus d'habits « pas dommage », comme il convient à des explorateurs capables d'affronter les fourrés et les taillis épineux, coiffés de vieux chapeaux, chacun portant en mains un panier, un filet, un récipient quelconque, nous partions gaiement à la conquête des cryptogames.

Arrivés sous bois, la course matinale avait aiguisé les appétits et comme notre chasse était en même temps un pique-nique, vite on sortait des sacs quelques provisions et tandis que le liquide fraîchissait dans le ruisseau, nous mordions à belles dents, si tant est qu'elles le fussent encore, dans le pain croustillant et l'Emmenthal qui larmoie. Assis sur l'herbe, à l'orée du bois, ou sur quelque vénérable bille moussue, barbue de lichens et de parasites, nous mettions double bouchée pour abrégier le temps nécessaire à la chasse. Puis, le dernier verre bu, en route chacun de son côté. Il était convenu qu'à midi la bande entière se trouverait réunie au même endroit, pour dîner. Les bouteilles pleines restaient dissimulées dans le ruisseau, on cachait les vivres dans un fourré épais et les chasseurs partaient en campagne, se glissant sous bois à la façon

des Apaches sur le sentier de la guerre. Tant pis pour les ronces, les épines. Tête en avant, l'œil scrutateur, les mains prêtes à cueillir, le chasseur de champignons n'a qu'une crainte, c'est qu'un camarade peu scrupuleux profite de ses découvertes et en diminue l'importance par quelque indiscrette razzia.

Car il en est de ces camarades qui ne respectent aucunement les conventions tacites des chasseurs champignonnistes: « Chacun pour soi et Dieu pour tous! » S'ils soupçonnent que Pierre ou Paul a plus de flair, connaît les bons coins, ils ne quittent pas Pierre, ils n'abandonnent pas Paul. A distance, ils suivent, se dissimulant dans les taillis, marchant à tâtons, doucement, sans bruit, épient les mouvements du bon chasseur, et, lorsque, tout à coup, ils le voient se baisser et fourrager sur le sol, alors, comme par hasard, avec un air candide et un sourire étonné, ils s'avancent et cueillent les belles chanterelles dorées, épanouies, appétissantes, ou les bollets cossus... Ah! ce sont de malins gaillards pour lesquels le champignonnisme n'éprouve qu'une affection très relative.

\*\*\*

A midi, la partie importante de la chasse est terminée. On estime qu'un matin suffit pour obtenir une récolte suffisante. Un à un, chacun et chacune arrivent au lieu du rendez-vous. La faim et la soif y viennent de même, et c'est plaisir de roi que de manger une tranche de bon saucisson, en buvant un coup frais, à l'ombre de quelque massif, à côté du ruisseau qui chante. La bande a quelque peu l'air d'un campement d'heimathloses, visages rougis, où des aiguilles de sapins se sont collées, chevelures ébouriffées dans lesquelles frissonnent des brindilles de bois, d'écorce; vieux vêtements rapés, rapêtasés, troués, genoux terreux... Et les dames pas mieux loties. Encore que grâce au miroir de poche, dont jamais elles ne se séparent, la coiffure ait été quelque peu remise au point. Mais qu'importe. On en rit et les accoutrements les plus bizarres sont les plus enviés. Néanmoins cette allure bohème peut quelquefois provoquer de la part des paisibles populations campagnardes un accueil plutôt froid.

Je me souviens qu'un jour, il y a bien des années, où, grâce à de formidables appétits, les vivres vinrent à manquer — comme dans la chanson du *P'tit navire* — deux d'entre nous furent délégués à la Claise-aux-Moines pour s'approvisionner de pain et de comestibles divers. Or, notre costume, à vrai dire, ne rappelait en rien la gravure de mode du *Parfait tailleur mondain* et nos chapeaux n'éblouissaient pas par les huit reflets réglementaires. Cependant, forts de notre conscience d'honnêtes champignonnistes nous entrâmes dans la boulangerie... Ce fut un coup de théâtre, la boulangère s'élança dans l'escalier, le mitron disparut, je ne sais où et nous demeurâmes seuls devant la balance et les miches.

— Madame! Eh! Madame.

Pas de réponse.

— Madame!

Silence absolu. Mon ami commença de battre sur la banque une marche triomphale. Alors nous vîmes poindre le boulanger lui-même, dodu, ventru, jovial, qui, rassuré sans doute par la placidité de nos binettes, nous vendit un pain et nous souhaita bon voyage.

Sur la route et aux fenêtres des maisons, les gens nous considéraient d'un œil louche, et je ne voudrais pas jurer que quelques bons payans n'aient verrouillé leur porte, à la nuit tombante.

\*\*\*

Mais revenons à nos chanterelles. Après le pique-nique, copieux et varié, la sieste; après la sieste, vers trois heures, le signal du retour, qui s'effectue lentement, avec de petites diversions dans les bois, histoire d'explorer en passant. Et puis, on s'arrête aux bonnes « pintes » pour vider un verre de blanc, on muse, on rit, on raille ceux ou celles dont la cueillette est médiocre... Et, ainsi, gentiment on réintègre le domicile, le cœur satisfait et les jambes un peu fatiguées. Ce qui d'ailleurs n'empêche pas les gourmands de confectionner subito une royale omelette, dûment farcie de champignons frais.

LOUIS DE LA BOUTIQUE.

**Commission.** — Un aviateur fait un vol avec un passager. Soudain, ce dernier commet une imprudence et tombe de l'aéroplane qui est à une grande hauteur.

— Dites donc, lui crie l'aviateur, comme vous serez plus vite que moi à la maison, veuillez, je vous prie, prévenir que je ne rentrerai pas pour dîner.

## FOLKLORE

LES Archives suisses des traditions populaires publient, à côté de la Revue trimestrielle, un petit bulletin mensuel bilingue. Le but de cette publication est, dit l'« Avis au lecteur », de « présenter de petits articles et communiqués relatifs aux mœurs, usages, fêtes, jeux, superstitions, contes, légendes, chansons populaires, proverbes, sentences ». C'est donc toute une littérature folkloristique qui est en train de se préparer. Nous en extrayons pour aujourd'hui les petites anecdotes suivantes:

### Historiettes vaudoises.

Un garçon de belle mine s'était laissé aller à voler un cheval et marchait au gibet les mains liées derrière le dos; telle était alors la loi, personne n'y trouvait à redire. Une brave fille cependant eut l'idée que ce devait être dur de mourir si jeune; c'était en tout cas dommage. N'écouterant que son bon cœur, elle perça la foule, s'approche du condamné et résolument déclare qu'elle est prête à l'épouser. Chacun connaît l'antique coutume, elle sauve ainsi le pauvre drôle. Mais celui-ci n'a pas l'air de s'emouvoir de l'aventure; il dévisage cette femme qui intervient si inopinément, puis, se tournant vers le bourreau:

— *Lé borgna*, dit-il d'un ton dédaigneux, *allain pi noutron petit train!*

Et flegmatiquement il se remet en route du côté de la potence qui apparaît déjà sur la hauteur.

Un autre larron était arrivé au haut de l'échelle. Comme l'exécuteur se dispose à lui passer au cou le fatal collier, il se retourne à moitié et d'un ton traînard : *Fh! pouro frare*, dit-il, *laissé mè soffia una vourbetta, ne m'en su jamais tant vu!*

Un troisième avait un goître ou peut-être était plus lourd qu'on ne se l'était imaginé; le fait est que lorsqu'on le lança dans l'espace, la corde qui avait longtemps servi vint à rompre et notre homme fut rudement projeté sur le sol. Un peu étourdi, il se relève, porte précipitamment la main à sa poche et en retirant les morceaux d'une vieille pipe : *Te raudzai pi*, s'écrie-t-il en colère, *mè l'an bin èbrecaïe!*

B. DUMUR.

#### La mitre est pleine.

Autrefois, à M., il n'y avait pas d'horloge et, comme c'est un pays à brouillards, le cadran solaire ne pouvait pas être toujours utilisable. Pour savoir quand c'était midi, on venait consulter la servante de M. le curé. Quand la « mitre » d'eau grasse, destinée au porc, était pleine, on pouvait se mettre à dîner.

M<sup>me</sup> H. GAILLOUD.

**En canicule.** — Un client se plaint de la cherté du dîner qu'on lui a servi au restaurant : — Un potage 2 francs; des œufs à la coque 7 francs; une côtelette 6 francs; un fromage à la crème 3 francs. Bigre! vous ne devez pas conserver de clients.

— *Le garçon*: Oh! monsieur, par ces chaleurs, on ne peut rien conserver.

#### PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

*Ce qu'on dit.*



« Pourquoi, me demandait l'autre jour une aimable lectrice, prenez-vous si souvent les femmes à partie dans vos « propos ». Quel mal vous ont-elles donc fait, Monsieur le Vieux Garçon ?

— Mon Dieu, chère Madame, il est peut-être exact que j'aie quelquefois un peu blagué ce sexe charmant... et charmeur. Mais il ne faudrait pas m'en vouloir, car je ne suis que très indirectement responsable de ces innocentes boutades. Le coupable, c'est un peu tout le monde,

1 FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

## D'Yverdon à Londres, en barque.

ON parle beaucoup, depuis quelque temps, des transports par eau, malgré l'agrandissement continu du réseau des chemins de fer. Sur les rives du Rhône, du Rhin, de la Venoge, de la Thièle et d'autres rivières encore, des industriels, des commerçants et des ingénieurs s'agitent pour créer de la Méditerranée à la mer du Nord une voie navigable propre à rendre moins onéreux le transit des marchandises de poids lourds, telles que les blés, les combustibles, les matériaux de construction. Cette question de la navigabilité fluviale nous remet en mémoire le récit que fit César de Sausure de son voyage d'Yverdon à Londres, publié en 1903 par M. van Muyden. Il est intéressant et souvent bien amusant.

\*\*\*

car, de même que l'auteur de « Boccace », je puis répéter :

Je ne dis que ce que je vois,  
Ce qui se passe autour de moi.

Vous me semblez ne pas le croire, vous pensez bien plutôt que tout cela n'est qu'invention !

Erreur! Ecoutez donc ces bribes de conversations entendues l'autre soir.

\*\*\*

C'était dans un grand café de la ville. Tout en savourant trois décis, assis à une table toute proche du comptoir, j'écoutais distraitement le directeur de l'établissement qui faisait une observation à l'un des garçons :

— Mais oui, disait-il, il faut penser à offrir les journaux aux clients; quand vous voyez quelqu'un qui est seul, ou même quand deux personnes ont l'air de n'avoir rien à se dire et de s'ennuyer ensemble, — c'est assurément un mari et sa femme, — allez donc porter le *Figaro* à Monsieur et l'*Illustration* à Madame; ça leur fera plaisir!

\*\*\*

Rendu un peu rêveur par l'exemple, — type choisi pour la démonstration des gens qui s'ennuient, — je cheminai à pas lents quand, quelques instants après, j'entendis un ouvrier qui racontait :

— Je me suis acheté hier un habit neuf. Quand je rentre à la maison et le montre à la bourgeoise :

— Est-ce que tu comptes le mettre souvent? qu'elle me demanda comme ça.

— Pourquoi?...

— Parce qu'il est horriblement laid. Pour sûr que lorsque tu le mettras, je ne sortirai pas avec toi.

— Dans ce cas, tu peux être sûre que je le mettrai tous les dimanches!!!

Vrai, si c'est pour cela qu'on se marie!..

BERT-NET.

**Ce qui est fait est fait.** — Un étranger en séjour dans une de nos petites villes se présente au poste de police.

— Monsieur l'agent, dit-il, je vous avais signalé hier qu'on m'avait volé mon portemonnaie. C'était une erreur; je l'avais seulement égaré; je viens de le retrouver.

— Oh! ma foi, mossieu, fallait le dire plus tôt; c'est trop tard... le voleur est arrêté.

Je me rendis à Yverdon le 8<sup>me</sup> d'Avril de cette année 1725. Le 11<sup>me</sup> je m'y embarquai sur le bateau où il pouvait y avoir une vingtaine de passagers, dont les principaux étaient, M<sup>me</sup> de Joffrey l'Irlandaise; M. Morisson son fils qu'elle a eu d'un premier mari, qui était venu la prendre pour la conduire en Irlande; M<sup>lle</sup> de Chaire que bien vous connaissez; une jeune et aimable demoiselle Blanche de Vevey, qui est allée à Amsterdam rejoindre un frère; M. le ministre Silvestre, homme d'esprit et fort gai, qui est resté en Hollande; M. de Polly le cadet et votre serviteur. Il y avait plusieurs autres passagers qui n'étaient pas de notre troupe.

Nous n'arrivâmes que sur le soir à Neufchâtel, parce que nous luttâmes tout le jour contre un vent contraire qui nous retint deux jours à cette ville. Nous en repartîmes le 13<sup>e</sup>. Environ sur le midi nous quittâmes le lac de Neufchâtel pour entrer dans la Thielle, qui forme un fort joli canal, long d'environ une lieue, qui va se jeter dans le lac de Bielle, dont les côtes septentrionales sont élevées et couvertes de vignes. Nous arrivâmes qu'il était nuit à Nidau. Nous logeâmes dans un mauvais cabaret, où nous fûmes assez mal à tous égards.

Le 14, nous partîmes de grand matin de Nidau. Nous voguâmes encore quelques heures sur la Thielle, et nous entrâmes ensuite dans l'Aare, où cette rivière se jette. L'Aare est fort rapide, et même dangereux dans bien des endroits, à cause de nom-

**Enigme.** — On a fait placer dans le vestibule de quelques hôtels des postes des distributeurs automatiques de timbres, destinés surtout à fonctionner pendant les heures de fermeture des guichets.

Un brave campagnard, sa pièce de 10 centimes à la main, tourne et retourne autour de l'appareil, l'examine, anxieux et de plus en plus embarrassé :

— Ah! les voilà, ces distributeurs automatiques; mais où diable est le marchand de timbres?

#### LA MÈRE INFORTUNÉE

**D**E sa douleur une maman  
Pour confidant me prit naguère  
Et toute en pleurs me dit comment  
Son fils ingrat la désespère.  
« Hélas! que n'ai-je conjuré  
Le destin qui me persécute;  
Mon fils, enfant dénaturé,  
Ne veut plus jouer de la flûte.

Il a du doigté, du talent,  
De l'élégance et de la pose,  
Et souffle dans son instrument  
Avec l'art d'un grand virtuose.  
C'est en vain que parents, amis  
Le pressent pour qu'il s'exécute,  
L'obstiné, c'est un parti pris,  
Ne veut plus jouer de la flûte.

Au théâtre de la Scala,  
Devant une foule attentive,  
Il devait, un soir de gala,  
Jouer un air d'Iphigénie.  
Le temps s'écoule et l'on attend  
Qu'enfin le jeune homme débute.  
Peine inutile, l'inconstant  
Ne veut plus jouer de la flûte.

Euterpe, sur son front d'enfant,  
Imprimant le sceau du génie,  
Lui dit : « Mon fils, tu seras grand,  
Pourvu que Dieu te prête vie. »  
Hélas! la Muse augurait mal  
A cette suprême minute,  
Car l'enfant au front génial,  
Ne veut plus jouer de la flûte.

Ses rêves d'or et d'infini,  
L'emportaient sur la haute cime  
Que Mozart et Paganini  
Éclairent d'un reflet sublime.  
Vain espoir, essor impuissant,  
Qui devait précéder sa chute;  
L'artiste qui promettait tant  
Ne veut plus jouer de la flûte.

A. L.

bre d'écueils ou rochers cachés. Nous vîmes en passant Buren, mais nous ne nous y arrêtâmes pas.

Il était environ midi quand nous arrivâmes à Soleure. Après le dîner nous allâmes voir l'église des Jésuites. Comme c'était la première église catholique que je voyais, je ne pus m'empêcher d'admirer la magnificence et la propreté avec laquelle elle est décorée... Ce que je vis de plus remarquable à Soleure, c'est une tour sur l'un des bastions, qui de quelque côté qu'on la regarde paraît fort penchée. Nous partîmes de Soleure environ à deux heures après midi. Nous passâmes quelques mauvais pas, où l'eau était fort rapide et bouillonnante, qui fit grand peur à nos dames.

Nous arrivâmes sur les sept heures du soir à Wangen, qui est un assez vilain bourg. On nous conduisit dans un mauvais cabaret, où nous comptâmes d'être assez mal régalez et encore plus mal couchés, lorsque l'une de nos dames fut invitée à aller au château avec les personnes de sa suite. Heureusement pour nous, M<sup>me</sup> de Toffen, bailly de cet endroit, se promenait dans son jardin qui donne sur la rivière, lorsque nous débarquâmes; elle reconnut M<sup>lle</sup> de Chaire, avec qui elle avait eu quelque liaison. Nous y fûmes six. On nous reçut, il ne se peut pas mieux et ce qui nous fit le plus de plaisir, c'est que nous eûmes de bons lits, qui nous dédommagèrent de la mauvaise nuit que nous avions passée à Nidau.